

Jean-Louis Servan-Schreiber :



BIEN-ETRE. Il revendique haut et fort son idéal de vie. A l'occasion de la sortie de son dernier livre, Jean-Louis Servan-Schreiber, patron de « Psychologies Magazine », nous livre ses recettes pour être heureux.

LARRIVE À PIED, très sveltes dans son polo noir, au siège du journal, à Saint-Ouen. Il se laisse guider jusqu'à la salle d'interview où journalistes et techniciens l'attendent. Une poignée de main à tous, une tournée générale de ce sourire dont il gratifie toujours son interlocuteur. Jean-Louis Servan-Schreiber a annulé plusieurs rendez-vous pour se rendre disponible — son nouveau livre sous le bras — entre deux avions pour la Chine et la Russie, où il lance ces jours-ci les nouvelles éditions de « Psychologies Magazine ». Un homme occupé, pressé, qui, aussitôt assis à la grande table hérissée de micros, enlève ses chaussures noires, et replie les genoux en position du lotus. Une habitude, aussi ancrée que les sablés au thé vert de son épouse Perla (vice-présidente de « Psychologies Magazine »), dont il adore la cuisine « saine et équilibrée ». On jette un œil inquiet au petit buffet préparé à son intention : champagne et petits fours. Il n'y touchera pas.

Soucieux de son apparence

Trois fois durant l'entretien, son téléphone portable aboie. Il a enregistré la voix de son chien en guise de sonnerie. Ce cerveau, qui a jonglé toute sa vie entre le questionnement spirituel et l'efficacité d'entrepreneur, entre la psychologie humaniste et le développement de son groupe de presse « pas immense mais prospère », l'avoue : « Mon chien, il me ramène au réel. » Personne, pendant deux heures, ne lui a parlé cette fois de JJSS, le grand frère qui l'a vampirisé jadis, ni de Christiane Collange, sa grande sœur, encore moins de la cousine Marie-Claire, qui épousa Mendès France ; ni de son père, son oncle, son neveu (David, psychiatre populaire), sa fille (Florence, à qui il a confié le nouveau site Internet Mood, dernier avatar du groupe Psychologies, pour les 15-22 ans). La famille : un destin écrasant, un poids, un bonheur.

Il s'est fait un prénom, il a choisi le bonheur. Avec ce talent très particulier, qui traverse les générations de Servan-Schreiber, pour aimer la vie, énergiquement. Il en a fait à la fois un authentique chemin d'épanouissement personnel et un fonds de commerce qui fidélise 2,2 millions de lectrices tous les mois. A 67 ans, cet élégant soucieux de son apparence, depuis longtemps « obsédé par la fuite des jours », capte sans coup férir l'importance cruciale du vieillissement démographique, de cette « vie en plus »* dont il vient, donc, de faire le thème d'un livre avec François de Closets et Joël de Rosnay. A chaque cap de son existence, il commet un livre. Cette fois, parmi les seniors alertes à qui la science donne l'espoir de vivre encore si longtemps, il explore ces nouvelles terres inconnues gagnées sur la mort, « comme les polders sur la mer ».

V.U.

* « Une vie en plus », entretiens avec Joël de Rosnay, Jean-Louis Servan-Schreiber, François de Closets, réalisés par Dominique Simonnet, Editions du Seuil, 18 €.



SAINT-OUEN (SEINE-SAINT-DENIS), LE 25 OCTOBRE. Aussitôt assis et avant de répondre à nos questions, Jean-Louis Servan-Schreiber enlève ses chaussures et replie les genoux en position du lotus. (LP/MATTHIEU DE MARTIGNAC.)

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR THIERRY BORSA, JEAN DARRIULAT, PHILIPPE DULEY, VINCENT GIRET, BÉATRICE MADELINE, CATHERINE TARDREW ET VALÉRIE URMAN. AVEC LA COLLABORATION DE BRIGITTE LEROY (STÉNO).

Vous invitez à un recentrage sur soi. C'est l'éloge d'un peu d'égoïsme ?

■ **Jean-Louis Servan-Schreiber.** Le droit à bien vivre sa vie est un des grands acquis de notre siècle. C'est un nouveau droit fondamental. Entre le moment où Saint-Just a dit : « Le bonheur est une idée neuve en Europe » et le moment où, effectivement, beaucoup d'individus peuvent se préoccuper de leur bonheur de manière légitime, il s'est quand même écoulé deux cents ans. Mais nous en sommes là. Nous avons droit à ce bonheur parce que cela fait soixante ans que nous sommes en paix sur notre territoire, que le progrès matériel a beaucoup gagné et que la pauvreté est devenue marginale dans notre pays. Bien qu'il soit légitime de s'occuper de soi, on culpabilise car on nous a répété qu'il faut être altruiste. Mais nous le sommes : nous sommes des parents, nous nous occupons de nos enfants, nous sommes des contribuables, nous cotisons au bien-être collectif. Commençons par prendre conscience que nous avons le droit, et presque le devoir, de nous occuper de nous.

Ce temps pour soi, gagné avec l'allongement de la durée de la vie, s'agit-il d'un temps oisif ?

L'oisiveté est la mère de toutes les déprimés. Elle n'est pas un idéal de vie. Vivre est un plaisir, un art et un travail.

A-t-on justement mesuré les bouleversements personnels et collectifs qu'engendre la longévité ?

Non, ils arrivent comme une bonne surprise et une redoutable imprévoyance. La surprise, elle est pour chacun d'entre nous au-delà de 60 ans de s'apercevoir que l'on prend de l'âge sans en ressentir les effets négatifs. L'imprévoyance, elle est au niveau de la société, qui n'a pas voulu envisager les conséquences. Ce rallongement de la durée de la vie — on gagne un trimestre tous les deux ans depuis vingt ans — on en profite généralement dans un état physique alerte qui permet de rester productif.

Or les habitudes sociales autour de nous — le regard des autres, les lois — font qu'on ne nous laisse pas continuer à agir comme auparavant. On nous demande de changer de rythme, de céder la place. Les pays scandinaves, où l'emploi des plus de 55 ans est de 50 % supérieur au nôtre, ont incontestablement mieux prévu les choses que nous.

« L'idéal serait de supprimer toute date butoir pour la retraite »

C'est déprimant ?

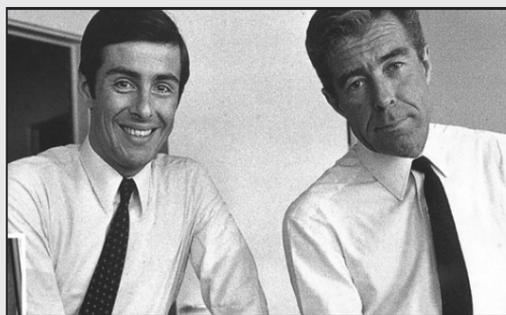
Quand on est son propre patron, ce qui est mon cas, ou que l'on exerce un métier créatif, on peut continuer à fonctionner de manière autonome. Tous les autres, y compris les grands patrons d'entreprise qui sont soumis à des limites d'âge, sont obligés de s'effacer bien qu'en pleine forme. Bien sûr il est souhaitable de laisser des places aux plus jeunes. Mais les conséquences globales de cette situation individuelle sont extrêmement préoccupantes puisqu'il va falloir entretenir pendant trente ou quarante ans des gens âgés mais alertes. Ce n'est pas tenable.

Faut-il retarder l'âge de la retraite ?

Evidemment. L'idéal serait de supprimer toute date butoir et qu'on puisse prendre sa retraite à la carte à partir de ses droits et de ses désirs. Il ne s'agit pas de dynamiter le système, mais de commencer à moduler. Il y a maintenant des sociétés d'intérim pour les plus de 60 ans au Japon. Moi, en tant qu'employeur, je me dis très souvent qu'il y a des compétences, des gens qui ont beaucoup d'expérience et qui ont passé l'âge de la retraite. Ce serait une aubaine de pouvoir les employer, à un tarif certes plus réduit puisqu'ils touchent leur pension. Mais eux seront contents de conserver une activité qui active leurs neurones et les maintient en contact avec d'autres générations.

BIO EXPRESS

■ **31 octobre 1937.** Né à Boulogne-sur-Seine (Hauts-de-Seine), il est le dernier des cinq enfants d'Emile et Denise Servan-Schreiber. Eduqué chez les jésuites, il s'émancipe en se rêvant psychanalyste à l'adolescence, initié à Freud par sa belle-sœur, Madeleine Chapsal. En 1953, à l'époque où son frère Jean-Jacques, point de mire familial, crée « l'Express », il répond à une annonce du « Figaro » où — avec Philippe Labro — il participe au « Journal des jeunes » et fait ses premiers pas dans la presse. Il fait Sciences-Po et, comme il dit, se conforme « aux schémas prévus pour lui ». En 1960, il entre aux « Echos », quotidien que dirige son père.



▲ **1964.** Son frère (à droite) lui propose de travailler avec lui à « l'Express ». Jean-Louis (à gauche), qui a aussi été puiser son inspiration aux Etats-Unis, prend le large et lance avec succès « l'Expansion » en 1967, avec Jean Boissonnat. Toutefois, JJSS, absorbé par la politique, le rappelle à « l'Express ». Le cadet accepte, dirige le groupe Express pendant deux ans, avant de tirer sa révérence pour « se faire un prénom ».

▼ **1973 à 1981.** Pour rester en contact avec la philosophie et la psychologie, il produit et présente, pendant huit ans, sur TF 1, l'émission « Questionnaire » (ici, avec Pierre Mendès France, en 1974).

